

La Marée verte et ses épaves

4. De la contre-culture à la cyberculture

En cet automne 1971, Frédéric Bon et Michel-Antoine Burnier, nos deux intellectuels marxistes et guides de « l'après-mai », sont à la recherche de la nouvelle classe et des nouveaux sujets, groupes et meneurs, « révolutionnaires ». Ils pensent tenir une piste dans le dernier chapitre de *Classe ouvrière et révolution*, intitulé « Naissance d'une révolution ? ». Peut-être. Leur point d'interrogation n'est pas de pure forme.

Ayant noté l'émergence d'un « radicalisme étudiant » intégrant « des expériences de vie collective et la libération sexuelle, le mysticisme des religions orientales, l'usage du haschich et des hallucinogènes, le psychédéisme, la presse parallèle et l'apparition des mouvements underground », ils constatent la « puissance de son rayonnement » qui touche « la jeunesse et les couches techniciennes de tous les pays occidentaux à des degrés et sous des formes diverses¹ ».

« Au-delà de traditions révolutionnaires très diverses, les thèmes convergent vers un modèle unique : *l'idéologie anti-autoritaire*. Celle-ci s'exprime sous sa forme politique dans l'activité du S.D.S. allemand et du mouvement provo hollandais, dans les écrits de Rudi Dutschke ou de Roel Van Duyn. En France elle a été symbolisée plutôt que structurée par le mouvement du 22 mars et Daniel Cohn-Bendit, plus récemment par Vive la révolution, le Front de libération des jeunes et le journal *Tout*. Elle trouve son énoncé le plus pur aux Etats-Unis, entre autres dans le groupe yippie et les propos de Jerry Rubin et d'Abbie Hoffman². »

« La révolution pour le plaisir ! » faisait déjà la couverture d'*Actuel* quelques mois plus tôt, en avril 1971, avec en sous-titre « Les nouveaux gauchistes. VLR, Kabouters, Yippies, Weathermen ». Ce qui est bien normal, puisque M.-A. Burnier fait partie de la rédaction. Feuilletons ce numéro 7 tout en couleurs et impressions psychédéliques :

Deux pages d'édito en vert pour introduire cette « révolution pour le plaisir ».

Quatre pages d'entretien en rouge avec « Roland », « Tiennot », « Hélène » et « Jacques », des « militants responsables » de VLR. « Tous ceux qui adopteront le mot d'ordre « changer la vie » s'y retrouveront et veilleront à ne préparer ni octobre ni la révolution chinoise. »

Deux pages d'entretien en bleu avec des membres de la communauté d'Ivry. « Pour la nourriture, on achète la marchandise toutes les semaines aux Halles. Nous nous sommes groupés à plusieurs communautés : Asnières (dix personnes), Arcueil (quinze personnes), nous qui sommes douze et une dizaine d'autres copains encore. »

Deux pages d'entretien en vert et en surimpression avec Henri Lefebvre, l'auteur de la *Critique de la vie quotidienne*, sur la guérilla urbaine. « Lefebvre a trouvé un nouvel enjeu – l'espace – et un nouveau prolétariat – ceux qui veulent se réapproprier le leur. Il décrit la restructuration de l'espace en cours : c'est contre elle que se dressera la guérilla urbaine. »

Cinq pages de reportage en mauve & vert, à Amsterdam, avec Roel Van Duyin et « les schtroumpfs de la révolution » qui ont déjà cinq élus au Conseil municipal. « Kropotkine et le cybernéticien Eck sont les deux références de Van Duyin. » « Ce que nous voulons, c'est une politique de l'expérience, par opposition à la problématique stratégique : concerner les gens par

¹ Cf. F. Bon / M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*, Le Seuil, 1971, p.139

² *Idem* p.140

des actions qui leur redonnent le souvenir des appartenances communautaires. Cela définit deux enjeux immédiats : la ville et les médias. Par exemple, nous faisons voter au Conseil municipal une loi invitant les habitants, une fois l'infrastructure nécessaire mise en place, à répartir leurs ordures en quatre ou cinq catégories (verre, papiers, ferrailles, etc.) de manière à éviter à la fois le gaspillage, l'inesthétisme et les frais d'incinération. »

Et encore six pages, rouges, bleues, vertes, mauves, « Yippie, Weathermen, Amerikkka ». « Dès 1959, dans son essai *Le Nègre Blanc*, Norman Mailer a défini l'esprit hip... Jerry Rubin l'exprime parfaitement dans *Do it...* Considérer la bombe et le fusil comme les seuls actes révolutionnaires, écrit Bernadine Dohrn, porte-parole des Weathermen, constitue ce que nous avons appelé l'erreur militaire... Comment définir une stratégie aujourd'hui ? Tom Hayden s'y est essayé dans un livre... la "jeunesse" représente aujourd'hui un facteur plus important que la classe ouvrière... »

Et enfin une page de questionnaire en rouge, rose, jaune, suite à une émission d'Europe 1 sur les « communautés rurales ».

« 1/ L'idée de fonder une communauté rurale vous attire-t-elle ?

2/ Si oui, comment l'envisageriez-vous sur le plan des affinités du groupe fondateur ? - Informelle et libertaire ? - Politique et militante ? - Mystique ? - Purement agricole (retour à la terre) ?

3/ Dans une vie communautaire, comment concevez-vous les rapports sexuels ? - Maintien des couples ? - Liberté sexuelle pour tous, y compris les homosexuels ? - Rotation obligatoire ?

4/ Connaissez-vous d'autres personnes qui envisagent de fonder une communauté avec vous :

Si oui, combien :

5/ Comment concevez-vous de vous procurer l'argent nécessaire à la vie de la communauté ? - Travail salarié extérieur à la commune ? - Travail agricole à l'intérieur de la commune ? - Artisanat ? - Combines et petits coups. Lesquels ? - Recours à des économies ? - Recours à la générosité des copains, des voisins ou du public ? »

Etc.

Si l'on juge les gens sur leurs vies plutôt que sur leurs idées, qu'est-ce que leurs vies ont fait de ces jeunes gens qui voulaient « changer la vie » ? Ces « nouveaux gauchistes » rencontrés par les journalistes d'*Actuel*, en France, en Europe, en Amerikkke, et en qui Bon & Burnier placent leurs prudents espoirs « révolutionnaires ».

Roland Castro (1940-...), communiste en 1965 (UEC), marxiste-léniniste l'année suivante (UJCM), fondateur de Vive le communisme en octobre 68, de Vive la Révolution en juillet 69, mitterrandiste en 1981, macroniste aux dernières nouvelles, urbaniste, architecte, notable ; cloué au pilori par son camarade Hocquenghem dans sa *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col mao au Rotary* :

« "Vive, tu comprends, vive. Je ne cherchais pas le sang." Sacré menteur. Je me souviens de cette journée, à l'École normale, consacrée à préparer des cocktails d'essence et de désherbants en bouteilles. (...) Tu faisais un complexe d'infériorité par rapport aux "durs", aux maniaques de la violence du prolétariat. C'est par procuration, comme eux, que tu as eu ton martyr, notre ami Richard Deshayes, aveuglé par une grenade de la police, parce que vous vouliez la cogne, et toi aussi. Mais c'est lui, bien sûr, qui s'est fait amocher. La vie est cruelle aux chefs : tu en as souffert dans ton gros cœur, un gros chagrin. "Sous acide, Richard découvrit que j'étais un vrai salaud qui l'avait envoyé se

faire amocher", confies-tu à propos de cet incident. Pas besoin d'acide pour y penser. Mais Richard n'a pas été mutilé pour rien. Grâce à son épreuve, "j'ai senti que je n'étais plus un chef"³ ».

Tiennot Grumbach (1939-2013), un neveu de Mendès-France ayant suivi le *cursus* habituel (PSU – UEC – UJCML – VLR), et finalement *avocamarade* (il y tenait) des syndicats CFDT & CGT, Président du Syndicat des avocats de France, Bâtonnier de l'Ordre des avocats de Versailles, chroniqueur à *L'Humanité*, officier de la légion d'honneur et sans doute un type bien.

Annette Levy-Willard, étudiante en droit et en sociologie à Nanterre en 1968, maoïste à VLR, puis activiste MLF, avant de partir au début des années 1970, en Amérique. A son retour en 1976, Simone de Beauvoir lui demande un article sur le féminisme américain pour *Les Temps modernes*. La voilà journaliste à *Libération*, correspondante à Los Angeles, spécialiste des questions juives. Diplomate, conseillère culturelle à Tel Aviv, auteur de livres autobiographiques (*Moi, Jane, cherche Tarzan*)⁴.

« "Après mai 68, je suis partie en Californie où j'ai vécu quelques années dans les milieux du rock'n'roll et de la contre-culture, opposés alors à la guerre du Vietnam. C'était une vraie révolution culturelle qui a inspiré beaucoup de mouvements en Europe." Trente ans après cette jeunesse mouvementée, Annette Lévy-Willard, entraînée par son mari, producteur et réalisateur, est partie s'installer à Los Angeles. Malgré les réactions de son entourage qu'elle rapporte dans un délicieux florilège⁵. »

Bon *pitch*, non ? pour une comédie à la française ? On pourrait appeler ça *Les Aventures d'une rombière*. L'intrépide Annette doit trouver une maison à louer, un lycée pour ses enfants, tout en observant « avec son regard de journaliste, de féministe et d'ex-gauchiste (...) cette ville tentaculaire, grande productrice de rêves et de cauchemars, (...) où se fabriquent les images du monde entier. » - Je dirais même plus : les clichés.

Françoise Picq (1944-...), ex-compagne de Tiennot Grumbach, boutefeu féministe devenue mandarine féministe, sociologue, historienne, maîtresse de conférence, vice-présidente de l'Université Paris Dauphine et chevalière de la légion d'honneur.

Jean-Paul Dollé (1939-2011). UEC - UJCML – VLR. « Nouveau philosophe » (*Le désir de révolution*, 1972. Grasset) et *in fine* professeur émérite à l'école normale supérieure d'architecture. Bon vivant, bon copain (lire *Pierre Goldman l'insoumis*, 1997), bon vieux. Mais a-t-on le choix ? Il faut bien *vivre*, sauf à avoir tranché par le suicide « le seul problème philosophique vraiment sérieux⁶ ».

Pierre Haski (1953-...). Militant de base et vendeur de journaux, déjà recyclé au CFJ (centre de formation des journalistes), dès 1972-73. Puis à l'AFP, *Libération*, *Rue 89* où il exerce son goût et sa compétence pour les TIC, les technologies de l'information et de la communication (ordinateur, Internet). Également chroniqueur géopolitique à *L'Obs* et sur *France Inter*, en lieu et place du regretté Bernard Guetta : un ex-mao *spontex* remplaçant un ex-trotskyte, devenus tous deux européistes et macronistes.

Antoine Grumbach (1942-...) et Christian de Portzamparc (1944-...), compères et confrères de Roland Castro à l'école d'architecture, co-dirigeants de la revue *Melpomène*, « un brûlot »

³ G. Hocquenghem. *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col mao au rotary*. Albin Michel, 1986

⁴ Cf. Élisabeth Salvaresi, *Mai en héritage*, Syros alternative, 1988, p.188

⁵ Cf. *Le Monde*, 26 juin 2003

⁶ A. Camus. *Le Mythe de Sisyphe*, 1942

suisant Castro qui exagère toujours. Après avoir passé l'été 68 à dessiner la Une du *Drapeau rouge*, leur nouveau journal, Portzamparc est devenu Portzamparc. Fabricant de tours à l'international, à la tête d'une agence d'une centaine d'employés, couvert de prix d'architecture et chevalier de la légion d'honneur. Grumbach, autre maniaque du grandiose, planifiait aux dernières nouvelles le projet « Seine Métropole », du Havre à Paris. Une mégalopole de 200 km et de 11 millions d'habitants, comme n'importe quel Corbusier et technocrate urbaniste. On vous laisse compléter le *Who's Who* ?

Ils voulaient « tout », voilà ce qu'ils ont eu. Seuls les nigauds et les incultes, ceux qui n'ont pas lu *Les Illusions perdues*, ni *L'éducation sentimentale*, ni tant de « mémoires d'ex » s'étonneront de la rapidité et de la rage de tous ces ennemis de « l'université bourgeoise » à revenir au râtelier et à réussir des carrières couronnées de lauriers honorifiques. Il faut bien que jeunesse se passe. La révolution mène à tout, à condition d'en sortir et de *survivre*. Deshayes leur avait bien dit : « ... ils ricanent en disant "mon ami", j'étais comme toi, mais avec la vie j'en suis revenu⁷ ». Lui s'esclaffe cinquante ans plus tard de « ces anciens gauchistes, toujours de gauche, mais qui ont compris que la démocratie, c'était tout de même ce que la bourgeoisie avait offert de mieux au monde : le châtement des gauchistes, c'est d'être devenus exactement ce qu'ils ne voulaient pas être. »

Qu'est-ce que son désir a fait de Guy Hocquenghem (1946-1988) ?

Ce rejeton de la jeunesse dorée, fils d'une sévrienne et d'un normal-supien, n'a pas vécu en maudit, malgré toutes ses poses et provocations, ni en réprouvé, elles furent au contraire ses titres de gloire. Lakanal – Henri IV – Normal sup. Et puis JC - JCR – VLR – FHAR. Prof de philo à l'université de Vincennes, écrivain *goncourable*, journaliste et animateur radio (à Europe 1), auteur de *Le Désir homosexuel* (1972), ce trublion médiatique *gay* semble avoir été possédé du désir de transgression autant que d'attention ; entre Sade et Érostrate, avec, déjà, un histrionisme *décolonialiste*. « Mon trou du cul est révolutionnaire », « Nous nous sommes fait enculer par des arabes, nous en sommes fiers et nous recommencerons⁸ ». Quitte à défendre les relations sexuelles entre mineurs et adultes (*Les petits garçons*), aux côtés de Tony Duvert (*Le bon sexe illustré*), Gabriel Matzneff (*Les moins de seize ans*), René Scherer (*Émile pervers*), et de toute la bonne société *queer* de l'époque. Et pourquoi pas, puisqu'il avait vécu à 16 ans ou presque, avec ce même Scherer, son professeur âgé de 40 ans, ce que Christian Rossi, âgé de 16 ans, vivra quelques années plus tard avec sa professeure Gabrielle Russier, âgée de 31. Puisque les lycéens du FHAR réclamaient « le droit à se faire baiser » que Mitterrand leur accordera le 4 août 1982, en alignant la majorité sexuelle des homos sur celle des hétéros, à 15 ans.

Voilà pour la prétendue « dépenalisation » de l'homosexualité - acquise depuis 1791 - et comme en 2020, on peut à la fois avoir sa plaque commémorative en tant que « Figure des mouvements de libération homosexuelle des années 1970 ayant vécu dans cette maison de 1973 à 1977 » (mais pourquoi pas le Panthéon), et se la faire retirer quelques semaines plus tard sous les pressions d'un collectif féministe, en tant qu'apologiste de la pédophilie.

Que Guy Hocquenghem, en revanche, se soit déclaré *Contre, tout contre la nouvelle droite*, publiant quatre pages de compte-rendu troublé de sa rencontre avec Alain de Benoist, autour de l'anti-humanisme, de la génétique, de l'eugénisme⁹, n'intéresse, ni n'offusque la gauche transhumaniste et raciale d'aujourd'hui. Elle préfère relire pieusement sa *Lettre ouverte à*

⁷ Richard Deshayes. *Tout !* n°9, 18 février 1971

⁸ *Tout !* n°12. 23 avril 1971

⁹ Cf. *Libération*, 5 et 6 juillet 1979

*ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*¹⁰ - rééditée par Agone et préfacée par Serge Halimi - où il balance ses congénères à un « jeune homme naïf », en 1986, pour s'exonérer lui-même de tout procès en reniement :

« Génération : pendant des années, je m'étais juré à moi-même de ne pas prononcer ce mot ; il me répugne d'instinct. Je n'aime pas l'idée d'appartenir à ce bloc coagulé de déceptions et de copinages, qui ne se réalise et ne se ressent comme tel qu'au moment de la massive trahison de l'âge mûr¹¹. »

Reconnaissons à Hocquenghem sa même répugnance à appartenir à la « communauté » pédé ou « homosexuelle » dont il raillait le conformisme et l'aspiration à la respectabilité, à l'opposé des aspirations subversives du FHAR, première manière¹². Quoique sa « politique de l'inversion » ne conduisît nullement à l'arasement des hiérarchies, mais à leur simple renversement ; et l'abolition de toute normalité au cauchemar de l'anomie. Le règne absolu du désir, c'est également celui des prédateurs face à des proies – parfois consentantes – parfois en demande.

« Hocquenghem fut aussi – on l'a oublié également – un négateur de la réalité du sida entre 1982 et fin 1985 ; dans un déni grave, il a nié l'importance de la maladie, a refusé qu'on se mobilise contre le sida ou qu'on utilise des préservatifs pour ne pas tomber dans, je cite, "l'hygiénisme". Il est allé jusqu'à attaquer violemment, injustement, lâchement, l'association Aides et ce déni grave du sida a persisté encore tardivement, par exemple dans deux de ses articles de *Gai Pied Hebdo* en juillet septembre 1985. Relus aujourd'hui, ces articles donnent la nausée¹³. »

« "Autre point polémique" selon Frédéric Martel, journaliste à France Culture, Hocquenghem a dénoncé la criminalisation du viol et le "recours à la justice bourgeoise", s'attirant la colère des féministes : "Les femmes n'ont jamais eu avec leurs agresseurs les secrètes complicités des pédés pour les pires voyous qui les frappent. (...) « La vengeance est, paraît-il, un plat de femmes violées... Je n'arrive pas à me mettre dans la tête qu'une légère blessure infligée par l'instrument contondant appelé bite soit plus grave que de douloureuses blessures et de dangereuses violences"¹⁴. »

Où sa vie et son désir ont-ils mené Richard Deshayes lui-même ? A Caen, où il exerce le métier d'ostéopathe – s'il exerce encore. Et à une mystique panthéiste de l'amour cosmique, de l'Amour dieu en tout et partout. Allant jusqu'à qualifier de « chance » cette grenade qui, en lui ôtant la vue, lui a permis de développer ses facultés de double vue et - fredonnant Bobby Lapointe :

*Je vous dis que l'amour,
Même sans amour,
C'est quand même l'amour.
Comprenne qui veut.
– Ou comprenne qui peut.*

¹⁰ Albin Michel, 1986

¹¹ *Lettre ouverte à ceux qui sont passés du col Mao au Rotary*, Albin Michel, 1986. p.15

¹² Cf. *Rapport contre la normalité*. Ed. Champs libres, 1971

¹³ *Pourquoi la mairie de Paris n'aurait jamais dû rendre hommage au militant homosexuel Guy Hocquenghem*, 8 septembre 2020. <https://franceculture.fr>

¹⁴ *Libération*, 29 mars 1977

Que sont devenus les autres représentants de cette « idéologie anti-autoritaire » dans laquelle et lesquels M. Bon & Burnier voient un possible renouveau révolutionnaire ? Rudi Dutschke et le SDS allemand, Roel Van Duyn et les provos néerlandais, Daniel Cohn-Bendit et le 22 mars – et, surtout Jerry Rubin, Abbie Hoffman et ces *yippies* américains, chez qui B&B trouvent « l'énoncé le plus pur de l'idéologie anti-autoritaire » ?

Rudi Dutschke (1940-1980), un rejeton hybride de Marx et de Luther, né en RDA mais passé à Berlin ouest juste avant la construction du mur, fait partie de ces étudiants de l'Université Libre qui organisent la rencontre avec Herbert Marcuse en juillet 1967 et interviennent dans le débat. Déjà le rouge passe au vert et Rudi Dutschke s'interroge : comment l'URSS est-elle passée de la dictature du prolétariat sous la forme des soviets, à la dictature totalitaire de la technocratie ? Du communisme démocratique au communisme despotique ? Faute de réponse et après avoir, comme les trotskystes, réduit ce communisme despotique au stalinisme, en précisant qu'il ne fallait pas le confondre avec le fascisme, Dutschke en revient avec beaucoup plus d'assurance à son ennemi véritable : le « système ». Non pas *le système technicien* (Ellul, 1977), l'industrialisme, mais le capitalisme occidental ou l'Occident capitaliste, c'est pourquoi :

« En accord avec ce qu'a dit le professeur Marcuse, j'ajouterai que la question des spécialistes et leur importance croissante constituent pour nous un facteur extrêmement positif dans l'élimination d'une domination historiquement superflue¹⁵. »

Je dirais même plus, selon Wikipédia, « Dutschke voit dans le progrès technique une base pour des changements fondamentaux de la société : l'automatisation, l'utilisation croissante des ordinateurs et de l'énergie nucléaire à des fins pacifiques rendent le travail salarié de moins en moins indispensable. Ainsi du temps de travail sera dégagé, qui pourra être utilisé contre le système¹⁶. »

Un an après ce colloque autour de Marcuse, en avril 1968, Dutschke est victime d'un attentat par un ouvrier berlinois d'extrême-droite, qui le laisse gravement diminué. Revenant lentement à lui-même et à la politique, il entame dans les années 70 une navette entre Berlin ouest et Berlin est, où il se lie avec des opposants au régime - Rudolf Bahro, Wolf Biermann -, et entre rouges et verts, en vue d'aboutir à un parti commun. Participant désormais aux manifestations antinucléaires, il est élu conseiller municipal à Brême, en 1979, sur la liste des Verts, et délégué par ses camarades au congrès fondateur du parti. Dutschke meurt le 3 janvier 1980, des séquelles de son attentat, dix jours avant la fondation du Parti *Die Grünen*. Rudolf Bahro (1935-1997), son « double » est-allemand et « marxiste dissident », théoricien de *L'Alternative* (1977), expulsé de RDA vers la RFA en octobre 1979, après un séjour en prison, rejoint aussitôt les *Grünen*, dont il critique bientôt la soif de pouvoir, avant de les quitter en 1985, dans un ultime virage mystique et déiste.

Roel Van Duyn (1943-...), est un *baby boomer* issu de l'école Montessori et de ce mouvement de la paix, antinucléaire, d'inspiration religieuse et « progressiste », qui n'avait droit d'existence qu'à l'ouest du « rideau de fer » ; avec la participation active des communistes et sous leur direction plus ou moins ouverte. Un peu de sciences po, un peu d'histoire et de droit, Van Duyn, étudiant à barbe et cheveux longs, devient deux ans durant, de mai 65 à mai 67, la principale figure de « Provo ». Un mouvement artistico-bohème né à Amsterdam qui déclenche dans tous les Pays-Bas une tempête de provocations, de tracts, d'affiches, de journaux, d'actions et d'émeutes contre la monarchie, la bonne société, la société de consommation, la guerre du Vietnam, etc. Provo tire son nom d'un rapport de sociologie qui désigne ainsi les divers rebelles

¹⁵ Herbert Marcuse. *La Fin de l'utopie*. Delachaux & Niestlé, et Le Seuil, 1968. p.104

¹⁶ Notice Wikipédia sur Rudi Dutschke consultée le 15 avril 2021

de la culture jeune : *beatniks*, *rockers*, blousons noirs, etc. Grand spectacle et gros succès. Une fois de plus les Néerlandais et les Pays-Bas sont à la pointe de la modernisation technico-rationnelle du monde¹⁷. Provo essaime dans toute l'Europe (de l'ouest) et se noie dans son brouhaha médiatique – d'où son auto-dissolution. Deux ans plus tard, Van Duyn récidive avec les *kabouters*, les lutins, et se présente aux élections municipales d'Amsterdam. C'est d'ailleurs ce qu'il a fait toute sa vie, de *Groen Amsterdam* (Amsterdam Vert), à *Groenlinks* (Gauche Verte), en passant par une succession de groupes écolos, adeptes du vélo, d'une alimentation saine, de cafés à hachich et d'énergies « alternatives », etc. Simplement les bohèmes sont devenus des bourgeois ; les libertaires, des libertariens ; les Verts, des Oranges. Ou plutôt, ils sont redevenus visiblement, ce qu'ils étaient essentiellement. C'est toujours à Amsterdam, cette *smart city* sillonnée de cyclistes bienveillants, nourris aux légumes bio issus du maraîchage urbain, que les lecteurs du *Monde* et de *Télérama* vont aujourd'hui chercher les règles et les bonnes pratiques du bien-vivre ensemble. Écologistes et technologistes s'y connectent et s'hybrident dans leurs espaces collaboratifs. *Nederland Inc.* est une société ouverte et progressiste où tout se vend, tout s'achète, y compris des gamètes et une assistance au suicide, en attendant de pouvoir s'offrir une « augmentation » mentale ou corporelle, dès que les chercheurs transhumanistes de l'université d'Eindhoven auront mis leurs innovations sur le marché.

Des bibliothèques ont été publiées sur Daniel Cohn-Bendit (1945-...) et le mouvement du 22 mars, que Bon & Burnier voient à l'automne 1971 comme un symbole de « l'idéologie anti-autoritaire ». Ces bibliothèques furent produites autant par les acteurs que par les observateurs du « 22 mars » et les premiers volumes tombèrent sur le vif, à la rentrée 68, tant les maisons d'édition étaient impatientes de marchandiser les événements du printemps.

De Cohn-Bendit, né en avril 45 à Montauban, on sait grâce à Le Pen, à *Minute* et aux manifestants de 68, qu'il était « juif allemand¹⁸ ». C'est-à-dire que ses parents, un couple de juristes, sympathisants trotskystes, amis de Hannah Arendt et de Walter Benjamin, s'étaient réfugiés en France en 1933, et y avaient survécu malgré les traques et les persécutions. Ayant perdu son père à 14 ans, et sa mère à 18, Cohn-Bendit fut à moitié éduqué par son frère aîné, Gabriel, lui-même né en 1936, à Paris. C'est Gabriel qui l'initia à l'anarchisme (version *Noir & Rouge*) et au post-trotskysme (version *Socialisme ou Barbarie*), avant que Daniel ne se révèle un redoutable braillard d'amphi ; et un excellent personnage, plein de gouaille et de culot, pour les médias qui le propulsèrent porte-parole de Mai 68, avec le soutien d'Alain Touraine, son professeur à la fac de Nanterre¹⁹.

Héritier de l'appartement de sa mère en 1963, et d'un tiers de sa retraite, D. Cohn-Bendit, comme Roel Van Duyn, n'a jamais été qu'un politicien professionnel, en dehors des deux années 73-74 où il travailla en tant qu'aide-éducateur dans une crèche, cependant que Roel Van Duyn cultivait quelques années durant une ferme bio (77-81). Il n'a été qu'un des co-auteurs de livres qu'il a signés, *Le Gauchisme, remède à la maladie sénile du communisme*²⁰, « écrit en cinq semaines » avec son frère Gabriel, à l'été 68 pour répondre à la demande éditoriale ; ou *Le Grand Bazar*²¹, avec Jean-Marc Salmon, ancien responsable du service d'ordre mao (UJC-ml,

¹⁷ Cf. Tomjo & Pièces et main d'œuvre, *Bleue comme une orange* (17 sept. 2019) sur www.piecesetmaindoeuvre.com

¹⁸ Cf. *Minute*, 2 mai 1968 : « Ce Cohn-Bendit, parce qu'il est juif et allemand, se prend pour un nouveau Karl Marx »

¹⁹ Cf. Alain Touraine. *Le Mouvement de mai ou le communisme utopique*. Le Seuil, 1968, p.114, 115

²⁰ Le Seuil, 1968

²¹ Denoël, 1975

puis GP), et Maren Sell, une journaliste allemande de *Libération*. Ce dernier ouvrage avec ses fanfaronnades quasi-pédophiles, tellement dans l'air du temps, le suit aujourd'hui comme un boulet. La provocation transgressive, subversive, si espiègle et libératrice quand Daniel Cohn-Bendit interpellait le ministre Missoffe sur « les problèmes sexuels de la jeunesse », s'est retourné en stupidité perverse ; un peu comme le soutien de son frère Gabriel au révisionniste Faurisson. On ne peut pas dire tout-à-fait n'importe quoi sous prétexte que l'on s'appelle Cohn-Bendit, que l'on est né de parents juifs sous le nazisme, et que l'on a bénéficié en mai 68 du plus gigantesque *spot de pub* de sa génération.

Et c'est ce *sponti* vieillissant et s'arrondissant, qui, en 1984, à près de 40 ans, s'est enfin rallié aux Verts allemands ; quatre ans après Dutschke et Bahro ; treize ans après la manifestation du Bugey et les éloges de Bon & Burnier envers ce « symbole de l'idéologie anti-autoritaire ». Le néo-écologiste, comme sur une affiche de *United Colors of Benetton*, devient en 1989 adjoint au maire de Francfort, chargé des « affaires multiculturelles » ; puis, en 1994, élu Vert au Parlement européen où il s'incrute vingt ans durant, tel un éternel étudiant ayant retrouvé un amphi où beugler et grenouiller tout son saoul. Il est même tête de liste des Verts français en 1999 (d'où Europe Écologie-Les Verts) – attendez, ce n'est pas fini. On savait depuis des décennies que l'expression « libéral-libertaire » avait été forgée à son image, le voici qui participe en 2010 au groupe Spinelli, un lobby pro-européen, en compagnie de politiciens centristes, puis se ralliant à Macron, le champion de la technocratie saint-simonienne, en compagnie de son compère Romain Goupil, ancien lycéen soixante-huitard et trotskyste de la LCR. Entretemps, ses compétences de *people* pittoresque et babillard lui valent des contrats de télé et de radio (Europe 1) pour commenter des livres et des matchs de foot – mais si ce n'avait été lui, ç'eût été Bernard Tapie ou n'importe quel cabot à grande gueule.

Finissons cette revue par « l'énoncé le plus pur de l'idéologie anti-autoritaire », suivant Bon & Burnier ; Jerry Rubin (1938-1994), Abbie Hoffman (1936-1989) et les yippies ; c'est-à-dire les plus risibles clowns d'une période qui en pullulait. Bon & Burnier, sérieux comme des sociologues, citent le grotesque *Do it* de Jerry Rubin, « traduit de l'américain par le gang yippie de Paris » - et publié au Seuil :

« Notre tactique, c'est d'envoyer tous les nègres et la pègre à cheveux longs à l'assaut des demeures de petits-bourgeois, pour faire l'amour au milieu du salon, faire du trapèze après le lustre, cracher leur sperme sur les images pieuses, briser le mobilier et écraser une fois pour toute l'Amérique du catéchisme, du napalm et du sang. Nous ferons ce qui est interdit. » Na.

En fait, le *Youth International Party* fut surtout un énorme canular rassemblant une bande de bluffeurs autour de quelques *happenings* et du slogan « Ne faites jamais confiance à quelqu'un de plus de 30 ans » ; ce que l'évolution ultérieure de Jerry Rubin, devenu un *successful* investisseur dans les années 80, vérifia quant à lui. Emmett Grogan (1942-1978), voyou des rues, lui-même fort en gueule et fondateur des *diggers* de San-Francisco, ne peut trop exprimer son mépris dans son autobiographie, *Ringolevio* (1972), envers « ce gros connard de Jérôme Rubin déguisé en marxiste pur et dur, avec une moustache mi-Trotsky, mi-Staline²² », et envers ses acolytes, Abbott Hoffman, Paul Krassner, Tom Hayden, devenus plus tard journalistes ou sénateur démocrate. Mais dès novembre 1970, Jean-Jacques Lebel, agitateur *anartistique* et compagnon de jeu de VLR, aurait pu dire à Bon & Burnier, quelle déconvenue avait été la visite de Rubin et d'Hoffman à Paris pour leurs *fans*.

²² E. Grogan, *Ringolevio*, Éditions J'ai lu. p.330, 384, 452

« Abbie et Jerry ont roulé un gros joint puis ont commencé à le fumer devant tout le monde. Ils ont pris cette attitude aristocratique horrible de star hollywoodienne disant : "Nous parlons anglais." Et les autres disaient : "De quoi parles-tu ?" J'essayais d'expliquer (à Rubin et aux autres) qu'ils devaient faire un effort pour rencontrer ces gens à mi-chemin, qu'ils avaient un vécu social et historique différent. Ils disaient : "Oh, va te faire foutre (*fuck you*) c'est trop compliqué, défonçons-nous". De telle sorte que toute l'affaire a été un gros fiasco²³. »

Il y a peut-être quelque chose à comprendre de tout ce carnaval juvénile qui saisit les *baby boomers* au-delà du traditionnel diagnostic désabusé, « il faut bien que jeunesse se passe ». Bon & Burnier ont recours à un guide interprète, Theodore Roszak (1933-2011), un confrère américain (sociologue, historien), enseignant à Berkeley, l'épicentre du mouvement dont il est d'ailleurs un acteur. C'est Roszak qui lance en 1969, trois semaines après Woodstock, le concept de « contre-culture », dans un livre intitulé *Vers une contre-culture. Réflexions sur la société technocratique et l'opposition de la jeunesse*, aussitôt traduit en français²⁴.

Ayant lui-même publié une revue pacifiste à Londres et passé l'année 67 à courir les campus en ébullition, Roszak, par ailleurs imbu des analyses de Marcuse, décèle dans le mouvement étudiant, l'opposition à la guerre du Vietnam et le mode de vie hippie (sexe, drogue et rock n'roll), un rejet commun de *la technocratie* « - à savoir le culte d'une expertise scientifique censée garantir "la compétence de l'État et des grandes sociétés privées qui assurent le fonctionnement d'une économie industrielle complexe". La "technocratie", expliquait-il, était responsable de la guerre, de la pauvreté, des conflits raciaux, de la dégradation environnementale²⁵. »

« Pour déraciner les thèses technocratiques, écrit Théodore Roszak, il ne faut pas moins que le renversement de la conception scientifique du monde, lié à un mode de conscience cérébral et égocentrique. Il faut que lui soit substituée une nouvelle culture où les capacités non intellectuelles de la personnalité – ces capacités qui naissent de la faculté visionnaire et de l'expérience de la communion humaine – deviennent les arbitres du Bien, du Vrai, et du Beau. Je crois que la rupture culturelle que la dissidence d'une génération est en train de créer entre celle-ci et la technocratie est aussi importante dans ses implications (sinon, évidemment et jusqu'ici sur le plan historique) que le clivage qui se produisit jadis entre le rationalisme gréco-romain et la mystique chrétienne. (...) Et qu'est-ce qu'affirmer la primauté des pouvoirs non-intellectuels, sinon mettre en question ce que notre culture place le plus haut, la "raison" et la "réalité" ? Nier que le vrai moi soit ce petit et dur atome d'objectivité que nous manœuvrons chaque jour en construisant des ponts et des usines, c'est bien sûr frôler la psychopathologie. (...) Et pourtant, à part cette courageuse perversité, humaine, pleine d'espoir, qu'est-ce qui peut s'opposer à la technocratie²⁶ ? ».

Il se trouve que la technocratie sut fort bien retourner la contre-culture, notamment l'usage mystico-fumeux de la drogue, présenté par Bon, Burnier et leurs informateurs comme « une

²³ Manus McGrogan. *Tout. L'Échappée*, p.91

²⁴ Theodore Roszak, *Vers une contre-culture*, trad. par Claude Elsen. Stock, 1970, réédité à La Lenteur en 2021

²⁵ *Le Monde*, 23 juillet 2011

²⁶ Cité par Bon et Burnier dans *Classe ouvrière et révolution*. Le Seuil, 1971. Theodore Roszak, *Vers une contre-culture*, op. cit. p. 69 et 74

transgression en soi, aisée dans sa pratique et radicale dans sa signification culturelle ». Nos deux penseurs allant jusqu'à citer Timothy Leary (1920-1996), « le théoricien de la libération neurologique » :

« Grâce au L.S.D., chaque être humain saura comprendre que l'histoire complète de l'évolution est enregistrée dans son corps. (...) Au lieu de se référer à des connaissances mortes, statiques, prédigérées, que lui transmettent d'autres fabricants de symboles, il emploiera ses quatre-vingt et quelques années sur cette planète à revivre toutes les possibilités de l'aventure humaine, pré-humaine et même sous-humaine²⁷. »

Comment Timothy Leary a-t-il employé ses soixante-seize années sur cette planète ? Rescapé du séminaire puis de l'armée où son Irlandais de père a tenté de l'enfermer, l'universitaire et professeur de psychologie (Berkeley, Harvard), devenu chercheur à la fondation Kaiser, découvre le LSD en 1961. Un psychotrope hallucinogène à base d'ergot de seigle, mis au point en 1938 par le chimiste suisse Albert Hofmann, des laboratoires Sandoz, et expérimenté sur plus de 40 000 patients atteints de troubles psychiques lors d'études financées par les autorités américaines et européennes.

« ... ce père de famille ("un peu ringard" dira Aldous Huxley, l'auteur des *Portes de la perception*, qui l'avait précédé dans l'expérimentation du LSD) effectue sa première expérience psychédélique avec la psylocibine de champignons mexicains. Convaincu d'avoir découvert un outil thérapeutique capital pour explorer les secrets de la conscience, il fonde un groupe de recherche, et, guidé par le travail d'Huxley, se passionne pour la 25^e diéthylamide d'acide lysergique. Changeant totalement de vie du jour au lendemain, il se jure de devenir le premier évangéliste de l'acide. En 1963, il se fait virer de Harvard. C'est alors qu'il fonde sur la contre-culture, s'alliant d'abord aux poètes beat puis aux premiers hippies. En 1964, il publie le premier de quatre-vingts ouvrages, *L'Expérience psychédélique*, un classique du genre et de l'époque. Il se fait alors financer par un milliardaire new-yorkais, William Hitchcock, qui met à sa disposition une gigantesque propriété dans le nord de l'État.

Là, pendant deux ans, Leary va administrer du LSD à des clients curieux et payants, scandalisant le monde médical, universitaire et politique. Il aurait alors passé commande aux laboratoires Sandoz de cent grammes de LSD liquide, de quoi faire "triper" deux millions de personnes plusieurs semaines. Affolées par sa menace de "piper" les canalisations d'eau potable des grandes villes américaines avec du LSD, les autorités mettent fin à ses activités en avril 1966, avant de déclarer le LSD illégal²⁸. »

« Et, bien avant la mode des "Jesus Freaks" et autres gourous Maharadji, Timothy Leary, en fondant la "Ligue for Spiritual Discovery" (le sigle est sans mystère...), conseillait à chacun de chercher sa propre religion, de retrouver les vérités éternelles de Jésus et de Bouddha. Dans la grande maison de Millbrook, dans la banlieue de New-York, où les séances collectives de LSD duraient toute la nuit, il était le grand prêtre de "The Brotherhood of Eternal Love" ("La fraternité de l'éternel amour").

La politique de l'Extase, son livre le plus connu, fut la bible de tous les jeunes drogués américains et de beaucoup d'autres jeunes qui ne suivaient pas pour autant ses conseils. Même en France, si vous écoutez attentivement le discours d'un jeune adepte de l'"acide", ponctué de "tu vois", ce sont des pages entières de Leary qui sont récitées

²⁷ F. Bon, M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*. Le Seuil, 1971, p.146-147

²⁸ Yves Bigot. *Libération*, 1^{er} juin 1996

mécaniquement : "Il y a des milliards de cellules dans mon code génétique, tu vois... C'est tout le cosmos qui court dans mes veines, tu vois... Le courant Tao de la vie, c'est vraiment planant, tu vois"²⁹... »

« A la fin des années 60, la renommée du docteur Timothy Leary est telle dans la contre-culture qu'il ne se contente pas de frayer avec les milieux rock de San Francisco et des premiers festivals (Monterrey), mais étend le champ de ses relations jusqu'à Allen Ginsberg et Michel Foucault, devenant selon les termes mêmes du président Richard Nixon, "l'homme le plus dangereux des Etats-Unis". Les Who au sommet de leur gloire en font définitivement l'un des gourous de la génération Woodstock dans leur premier tube après l'opéra-rock *The Seeker*, en 1969 ; *I asked the Beatles, I asked Bob Dylan, I asked Timothy Leary*³⁰. »

Non seulement les Who, mais les Moody Blues et Ash Ra Tempel, un groupe de space rock allemand avec qui Leary collabore sur un disque, entre deux rencontres avec ses confrères gourous. Aldous Huxley (1894-1963), installé à Los Angeles depuis 1937, l'un des premiers à ouvrir *Les Portes de la perception* (1954), et qui sur son lit de mort hâtera sa fin par une ultime prise de LSD ; Allen Ginsberg (1926-1997), bateleur publicitaire de la *Beat generation* et des *hippies (to be hip ; être dans le vent, à la mode)* ; Carlos Castaneda (1925-1998) le pseudo shaman ; John Lilly (1915-2001) le pseudo « homme dauphin ».

« "Make love not war" ("Faites l'amour, pas la guerre"), c'était Timothy Leary. Il écrivait : "En moins d'une génération, grâce aux clefs chimiques que sont le LSD, la mescaline, etc. – ces clefs du système nerveux utilisées comme instruments banals de connaissance, - vous ne demanderez plus à vos enfants au retour de l'école : 'Quel livre as-tu lu aujourd'hui ?', mais : 'Quelles molécules emploies-tu pour ouvrir de nouvelles bibliothèques nationales dans ton cerveau ?' » L'art psychédélique, les light shows, c'était lui. Lui encore qui redécouvrait Herman Hesse et Thoreau, lui qui célébrait "le Nouveau Testament chanté par les quatre évangélistes, saints John, Paul, George et Ringo"³¹ ».

Psychédélique ? Un mot-valise réunissant l'esprit (psyché) et ce qui est révélé (déloo), forgé par le psychiatre Humphry Osmond (1917-2004), en 1956, dans un dialogue en vers avec Aldous Huxley :

« Pour comprendre l'enfer ou surgir angélique,
prenez juste une pincée de psychédélique³². »

Emprisonné fin 1968, à San-Luis Obispo, en Californie, pour avoir participé à la fabrication et à la distribution de LSD dans le monde entier, ce qui lui rapporte des millions, Leary réussit à persuader les gauchistes du Weatherman que sa détention est d'ordre politique, au même titre que celle d'Angela Davis. « Des étudiants, des avocats – ceux qu'il dénonce aujourd'hui – réussissent à le faire évader³³. » – Moyennant 25 000 \$ payés aux Weathermen par la Fraternité de l'éternel amour. Il se réfugie à Alger sous la protection d'Eldridge Cleaver (1935-1998), « ministre de l'information du gouvernement en exil » des Black Panthers – moyennant

²⁹ *Le Monde*, 25 novembre 1974. *La triste fin de Timothy Leary*, par Sylvie Marion

³⁰ Yves Bigot. *Libération*, 1^{er} juin 1996

³¹ *Le Monde*, 25 novembre 1974. *La triste fin de Timothy Leary*, par Sylvie Marion

³² *L'Obs* n°2951. 20 mai 2021

³³ *Le Monde*, 25 novembre 1974. *La triste fin de Timothy Leary*, par Sylvie Marion

10 000 \$ – mais les deux cabotins se querellent et Cleaver met son hôte et sa compagne « aux arrêts », l'accusant d'être « raciste, totalement ignorant des choses de la politique, préoccupé exclusivement de sa personne », et sans doute décérébré par l'abus d'acide³⁴. C'est-à-dire que Cleaver séquestre Leary et sa compagne Rosemary.

La drogue, au-delà des querelles de cabotins, constitue bel et bien l'un des objets de clivage entre les « psychédéliques » de la Fraternité de l'éternel amour, les gauchistes blancs du Weather underground et les nationalistes du Black Panther Party. Pour les premiers l'usage des psychotropes ouvre l'esprit et la voie d'une civilisation mystique en accord avec le cosmos. Pour les Weathermen, le LSD, l'herbe, les champignons, déjà consommés par les Amérindiens et d'innombrables peuples aideront à construire un monde de paix, mais l'heure est à la guerre, aux côtés des Vietnamiens, des Palestiniens, des noirs, des latinos, contre l'impérialisme américain, etc. Quant aux derniers, ils dénoncent la guerre chimique contre les noirs et les latinos que constitue la diffusion des stupéfiants, l'asservissement des *junkies* comme l'emprisonnement des *dealers*. Une bouffée de lucidité exceptionnelle si l'on considère le CV de nombre de Black Panthers, et celui d'Eldridge Cleaver en particulier.

Cleaver finit par relâcher ses prisonniers et s'en va à Paris faire une incursion dans la haute couture en commercialisant des pantalons à étui pénien, cependant que Leary se fait de nouveau arrêter, à Kaboul cette fois, le caravansérail des routards et des fumeurs de shit sur la route des Indes, d'où il est extradé aux Etats-Unis pour purger une peine de dix ans.

En 1974, trois ans après le livre de Bon & Burnier, *Le Monde* titre sur « La triste fin de Timothy Leary », le théoricien de la libération neurologique. Non que le « grand prêtre de la culture psychédélique des années 60 » soit mort, mais emprisonné, à Folsom, Californie, il dénonce les activistes Weathermen et autres qui l'ont aidé à s'évader, pour négocier sa propre libération ; quoique ses déblatérations soient trop confuses (à dessein, qui sait ?) pour que la justice puisse s'en servir. D'où cette nécrologie *ante mortem* qui tourne à l'épithaphe des années 60 :

« Mégalomanie, délire : pour les centaines de milliers de jeunes Américains qui virent un moment en Timothy Leary le prophète d'une ère nouvelle, le fondateur d'une nouvelle culture, la déception est cruelle. C'est presque le rêve d'une génération qui s'achève ainsi devant le grand jury fédéral de Chicago, dans la médiocrité, la folie et la délation³⁵. »

Pas si vite. Leary tourne un auto-documentaire en prison, écrit une brochure auto-éditée, *Terra II*, illustrée par ses co-détenus, et envoie Joanna, sa nouvelle compagne, diffuser sa bonne nouvelle chez les éditeurs et dans les universités :

« Nous n'avons plus rien à faire sur cette terre. Il n'y a qu'un but à atteindre : chercher une intelligence supérieure au moyen d'un vaisseau spatial sur lequel s'embarqueront cinq mille êtres humains qui seront les plus intelligents, les plus courageux, les plus créateurs, les plus amusants, les plus beaux et les plus riches – puisqu'il est bien connu qu'il existe une corrélation entre la richesse, l'intelligence et la force – pour chercher ensemble l'immortalité. J'écris ce texte, le plus important pour l'histoire de l'humanité, le 22 octobre 1973, et d'ici au 22 octobre 1974 ma compagne Joanna aura contacté toutes ces personnes. Ce jour-là, plus de la moitié de l'humanité participera d'une façon ou d'une autre à notre projet³⁶... »

³⁴ Cf. *Le Monde*, 25 novembre 1974. *La triste fin de Timothy Leary*, par Sylvie Marion

³⁵ *Idem*

³⁶ *Idem*

Même un voyage spatial aussi important pour l'humanité commence par un premier pas hors de prison. Jerry Brown, le gouverneur démocrate de Californie grâce Leary en 1976, et notre techno-prophète, désormais voisin de Rod Stewart, près de Beverly Hills, ratisse le circuit des *talk shows* avec son compère Gordon Liddy, l'un des « plombiers » du Watergate ; tout en parrainant la nouvelle vague psychédélique (trance, techno, rave, ecstasy, Manchester, Goa, Ibiza, etc.) – ainsi que l'actrice Winona Ryder.

Passant de la « contre-culture » à la « cyber-culture³⁷ », Leary prêche, prospère, vend des conférences, des livres, des revues, des cassettes vidéo, des CD-Rom et joue les DJ dans les raves fin-de-siècle. Du moins si l'on accepte ce concept de « contre-culture » forgé en 68 par Theodore Roszak³⁸, et décliné en multiples contrefaçons ; la « cyberculture » des années 90, avatar du « cyberpunk » des années 80 (Bruce Sterling, William Gibson), ayant perdu toute charge critique au profit d'une immersion fascinée dans l'hallucination électronique et l'hybridation bionique. Le *trip* ne dépend plus d'un confetti de LSD, mais d'ordinateurs, d'écrans, de masques, de *data suit*, *data gloves*, d'électrodes et du réseau sur lequel les plus extrêmes aspirent à circuler éternellement sous forme de conscience codée, immortelle et dématérialisée. Ces purs esprits n'ayant pas réalisé - ou ayant trop bien réalisé - que leur *trip* d'anges électroniques dépendrait de structures, d'énergies et de machines, irréductiblement matérielles et cassables. Inversion de la « libération des corps » : la contre-culture libérait les corps, la cyberculture libère du corps.

La boucle est ainsi bouclée et le retournement complet. La dissidence anti-technocratique de la jeunesse des années 60 trouve son dépassement positif dans le fanatisme technologique de celle des années 90, qui n'a cessé d'enfler depuis. Comme le disent les « techno-progressistes » dans leur « Histoire du transhumanisme » :

« Timothy Leary (1920-1996) marqua de son empreinte l'évolution du mouvement progressiste et techno optimistes des années 70 à 90. (...) »

Définitivement sorti de prison en 1976, il passe les vingt dernières années de sa vie à propager des idées variées, globalement pro-technologie et anticonformistes, sous la bannière « SMILE³⁹ ». *Space Migration, Intelligence Increase, Life Extension* (migration spatiale, augmentation d'intelligence, extension de la vie), désigne trois buts principaux, délaissant le mantra psychédélique des années 60 "*turn on, tune in, drop out*" "branche-toi, accorde-toi, décroche") : la conquête de l'espace, l'amélioration cognitive et l'allongement de la durée de vie sont devenus primordiaux pour Leary.

Inner, outer, cyber explorations

Dans la seconde partie des années 1970, l'espace est un thème qui fait fureur. *Star Wars* devient un succès planétaire, la NASA et le physicien Gerard O'Neill planifient de gigantesques stations en orbite lointaine, et la crainte de la surpopulation (alors que la natalité est encore forte partout) domine les débats, lançant notamment l'écologie politique. Pour Leary qui paraphrase avec humour la Bible, les "dociles hériteront de la Terre, et la domestiqueront entièrement à la manière maoïste-insectoïde. Les courageux migreront là-haut, vers les Mini Terres en Orbite Haute". (...) Durant les années 1980, Leary se rapproche du milieu cyberpunk et des enthousiastes de l'ordinateur comme le romancier William Gibson. A l'automne 1988, deux jeunes

³⁷ Cf. *Chaos et Cyberculture*, Éditions du Léopard, 1996. Et *Techniques du Chaos*

³⁸ Cf. T. Roszak. *Vers une contre-culture*, op. cit.

³⁹ Source : *Groovy Science, Knowledge, Innovation and American Counterculture*, University of Chicago Press 2016

étudiants en philosophie de l'Université de Californie du Sud, Max T. O'Connor et Tom W. Bell (Max More et Tom Morrow de leurs pseudonymes) fondent un magazine qui lancera le transhumanisme libertarien tel qu'on le connaît aujourd'hui : *Extropy*. Gagnant en popularité, les techno-utopistes devenus de riches acteurs de l'économie 1.0 se retrouveront quelques années plus tard dans le magazine *Wired* (San Francisco, 1993).

Jamais avare de changements d'avis, Leary déclare alors que le "PC est le LSD des années 1990". Il transforme son mantra en "*turn on, boot up, jack in*". Jusqu'à sa mort en 1996, il fera la promotion d'internet et de la réalité virtuelle. On pourrait voir dans l'évolution de Timothy Leary, qui n'était pas le dernier des opportunistes, un reflet de l'évolution globale du progressisme pro-technologie de la fin du XX^e siècle. La fascination pour l'exploration intérieure (substances psychoactives) céda le pas à celle pour l'exploration lointaine (colonisation de l'espace), puis à celle des cybermondes.

Compagnonnages suspects

Les réflexions de Leary et sa (trop grande ?) ouverture d'esprit l'amènèrent à côtoyer pendant plusieurs années différents personnages à la démarche plus ou moins scientifique. Ses propres écrits peuvent eux-mêmes faire penser à du gloubi-boulga *new age*, mélangeant l'évolution dirigée à un hypothétique "modèle quantique de la conscience" ou à des digressions sur une influence extraterrestre sur l'évolution humaine. (...)

Ce manque de discernement fera beaucoup de tort aux transhumanistes, trop lents à exclure de leurs rangs les coupables de ce manquement à la rigueur scientifique.

Un deuxième travers de Leary et de ses suiveurs californiens jettera l'opprobre sur le mouvement : leur élitisme assumé et décomplexé. Leary établit un "Top 100 génétique" de personnalités (artistes et scientifiques) dans son livre de 1979 *Les Agents intelligents*. Selon lui, de 1 à 2 % des humains à n'importe quelle période historique, sont génétiquement programmés pour "voyager dans le futur, revenir dans la ruche et informer leurs semblables" à la manière d'abeilles exploratrices. Ce sont ces "individus exceptionnels" qui doivent être sélectionnés pour coloniser l'espace.

Basées sur les écrits libertariens d'Ayn Rand (*La Grève*), ce genre de positions politiques donnèrent au transhumanisme naissant une connotation fortement exclusive, puérile, égoïste et arrogante qui se fait encore sentir aujourd'hui, d'Elon Musk à Laurent Alexandre. (...) ⁴⁰ »

Et comme tout cela n'est que spectacle, et que le spectacle ne doit jamais cesser, l'agonie de Timothy Leary mourant d'un cancer de la prostate donne lieu à un film, évidemment titré *Le Dernier Trip de Timothy Leary*, dont le dernier mot aurait été « magnifique » - et si ce n'est pas vrai, publiez le mensonge.

Quelle que soit l'importance que Leary s'accordait dans l'évolution des esprits, et que beaucoup d'autres lui reconnaissent, ses prêches n'auraient eu aucun écho s'il ne les avait clamés à un public particulièrement avide de ce mélange de mystique et de science, d'ésotérisme et de technologie, de contemplation et de pratique, emballé sous une forme émotionnelle et divertissante. Nous sommes après tout au pays des sectes dissidentes, des prédicateurs itinérants, des *revivals*, du *gospel*, où l'on attend un bon spectacle du culte et du *révérend* – mais également en Californie - l'Etat qui doit son opulence au complexe militaro-industriel, à la guerre froide et à la Deuxième guerre mondiale, durant lesquelles le gouvernement fédéral a

⁴⁰ 7 janvier 2019 sur transhumanistes.com

submergé de crédits et de commandes Lockheed, IBM, Hewlett-Packard, et les laboratoires de Stanford.

Stewart Brand (1938-...) est l'un des agents les plus efficaces et les plus reconnus de ce recyclage de la contre-culture en cyberculture⁴¹. Diplômé de biologie de Stanford (1960) ayant participé à une étude sur le LSD – bref, consommateur – fan de rock, ancien parachutiste ayant de ses propres dire ramené de l'armée le goût et la capacité d'organisation, entrepreneur pragmatique – américain, quoi – Stewart « se branche » sur USCO (*Company Of Us*), un groupe technoïde, son & lumières, de New York, ingénieurs et artistes spécialisés dans les effets spéciaux psychédéliques et simultanément sur Ken Kesey (*Vol au-dessus d'un nid de coucou*) et sa bande de Merry Pranksters (« joyeux farceurs »), chroniquée par Tom Wolfe dans *Acid test* (1968). Ce sont Brand et Kesey qui produisent les *Trips Festivals* de San Francisco, lesquels « marquent la réunion de la scène psychédélique et de la technophilie multimédia⁴² », avec les premiers *light shows* où 10 000 hippies viennent voir jouer les *Grateful Dead*.

Selon sa légende, c'est en contemplant la lune sous acide, depuis le toit de sa maison, que Brand aurait eu la vision de notre prunelle bleue, perdue au milieu des noirceurs infinies : une illumination écologiste. D'où sa campagne pour que la Nasa publie cette image de la Terre vue de l'espace, dont il fait la couverture de son *Whole Earth Catalog*, en 1968. Un énorme manuel d'« accès aux outils », bourré de modes d'emplois, de tuyaux et d'adresses utiles pour les millions de communards auprès de qui Brand et sa femme le colportaient. 1,5 millions d'exemplaires vendus en 1972 – l'année du premier « sommet de la terre » et de *Limites de la croissance*, le rapport du Club de Rome.

Des Etats-Unis à l'Australie, en passant par le Canada, des millions de *hippies* découvrent le matériel et les techniques nécessaires à la vie dans les bois ; mais aussi les synthétiseurs électroniques, l'électronique et les micro-ordinateurs. Cette même année 68, Brand le régisseur et logisticien, collabore avec Douglas Engelbar, un ingénieur électronique, à l'organisation de *shows* informatiques où l'on présente les dernières *disruptions* technologiques (la « souris », l'hypertexte, le message électronique, etc.). Maintenant qu'ils ont vu la Terre de l'espace et acquis une conscience écologique, tous ces « outils » vont aider les humains à en faire un monde « soutenable » (« durable » en VF). Dès ce moment, les *hippies* mutent en *hackers* (« bidouilleurs », « détourneurs »). *To hack* au sens premier, c'est « hacher », d'où « se frayer la voie », « passer ». Un *hacker* c'est un bricoleur qui se faufile par un accès impensé, s'imaginant avoir recouvré son autonomie et s'être réapproprié « l'outil » parce qu'il a appris à se plier au fonctionnement d'un système technologique hétéronome – quitte à en bricoler les composants ou les codes d'accès. Ainsi Steve Jobs et Steve Wozniak, les fondateurs d'Apple, trafiquent un appareil pour passer des appels longue distance aux frais de AT&T, une société téléphonique. On voit que le *hacker*, et notamment le *hacker éthique*, n'est pas le maître mais l'esclave de la machine qu'il contribue à rendre sans cesse plus efficace, plus commode, plus étanche aux intrusions et sabotages. Son expertise lui permet d'accroître sans cesse l'emprise de la technologie, celle de sa classe et la sienne propre, face à tout problème social et/ou écologique. En fin de compte tout problème est susceptible d'une solution technique, et tout problème technologique d'une *meilleure* solution technologique.

Des masses croissantes d'alter-technologistes s'imaginent ainsi pouvoir sauver la Terre, grâce à la puissance de calcul condensée dans des myriades de micro-ordinateurs en réseau. C'est le moment de Ernst F. Schumacher, l'auteur de *Small is beautiful* (1973) et des illusions sur cette technologie « à taille humaine » qui vont contaminer jusqu'aux critiques des technologies tels

⁴¹ Cf. Fred Turner. *Aux sources de l'utopie numérique : de la contre-culture à la cyberculture*. 2012, C&F éditions

⁴² Fred Turner dans *Libération*, 28 février/1^{er} mars 2015

que Jacques Ellul⁴³ et André Gorz⁴⁴.

Steve Jobs (1955-2011), enfant de San Francisco et de la contre-culture, fan de Dylan et des Beatles, gobeur de LSD et végétarien toqué de spiritualité orientale, est l'incarnation la plus fameuse de cette mystification. En 1974, tandis que Stewart Brand lance le *CoEvolution Quarterly* (1974), une revue techno-écologique où il publie Lewis Mumford et Ivan Illich, aussi bien qu'Eric Drexler et Lynn Margulis, Steve Jobs passe sept mois en Inde d'où il revient en tunique safran et le crâne rasé. En 1977, Apple sort son premier *Personal computer*, cependant que Stewart Brand conseille Jerry Brown, le gouverneur de Californie, lequel vient de gracier Timothy Leary. A la sortie du premier Macintosh, en 1984, Ridley Scott réalise un spot publicitaire où l'on voit une jeune femme vêtue de rouge fendre les rangs d'une foule de petits hommes gris, face à un écran d'ordinateur géant où tonitruent le visage de Big Brother, pour le fracasser d'un coup de masse : « Vous allez voir pourquoi 1984 ne ressemblera pas à 1984. » Brand s'extasie dans la *Whole Earth Review* de 1985, intitulé *Comment l'éthique hacker crée et façonne l'économie de l'information* :

« Je ne connais aucun autre groupe qui se soit formé pour libérer une technologie et qui y soit parvenu. Après avoir été accueillis dans l'indifférence totale par l'industrie nationale, ils ont amené cette dernière à finalement adopter leur manière de faire. En remettant l'individu au cœur de l'âge de l'information, grâce à l'ordinateur personnel, les hackers ont sans doute sauvé l'économie américaine. Aujourd'hui, les hautes technologies ne sont plus subies par les consommateurs, ils s'y investissent en masse. La plus discrète des sous-cultures des années 1960 finit par apparaître comme la plus innovante, la plus puissante⁴⁵... »

Stewart Brand lance *The Whole Earth Software Catalog* et *The Whole Earth Software Review* en 1984/1985, en même temps que *The WELL* (« Whole Earth 'Lectronic Link »), Internet avant Internet ; puis le *Global Business Network* en 1987, cofondé avec d'autres entrepreneurs techno-futuristes, une boîte d'intelligence économique qui, moyennant une cotisation annuelle de 40 000 €, fournit à des sociétés comme Shell, Volvo, AT&T, des centaines d'experts, des « scénarios de crise », des rapports stratégiques, etc. ; puis *Wired* (« Connecté », « Branché ») en 1993, un magazine techno-utopien, plus libertarien que libertaire. En 2005, Steve Jobs cite le mot d'ordre du *Whole Earth Catalog* lors d'un discours à l'université de Stanford : « *Stay hungry, stay foolish* » (« Soyez insatiable, soyez fous »). Cependant que Stewart Brand poursuit le retournement de l'écologie en technologie dans un article de la *Technology Review* du MIT⁴⁶, puis dans un livre intitulé *The Whole Earth Discipline : An Ecopragmatist Manifesto*⁴⁷, où comme son ami James Lovelock (1919-...), le concepteur de la théorie *Gaïa*, il plaide pour l'énergie nucléaire, l'ingénierie génétique, la géo-ingénierie, l'urbanisation et l'État promoteur des technologies, afin de lutter contre le réchauffement climatique et de restaurer des zones de vie sauvage. Conclusion : les humains doivent comme les vers de terre apprendre à fabriquer une planète afin d'y fortifier la vie.

« En février 2013, devant un auditoire conquis, le septuagénaire vante les vertus de la dé-extinction. L'exposé touche à sa fin. Brand jette un regard complice vers le public : « *Voulez-vous que les espèces disparues reviennent ?* » Clameurs

⁴³ Cf. *Changer de révolution*, 1982

⁴⁴ Cf. *Métamorphose du travail : critique de la raison économique*. Gallimard, 2004

⁴⁵ Fred Turner. *Aux sources de l'utopie numérique : de la contre-culture à la cyberculture*. 2012, C&F éditions, p.223

⁴⁶ Cf. *Environmental Heresies*, mai 2005

⁴⁷ Viking Penguin, 2009

enthousiastes et applaudissements jaillissent. Le président de la fondation Long Now jubile. Aujourd'hui, l'agitateur techno-scientifique s'est pris de passion pour la dé-extinction. Il organise le mouvement grâce à sa fondation Long Now, financée par des dons et des subventions. L'ex-hippie est persuadé que l'homme doit réparer les dégâts et tenter de recréer ce qu'il a fait disparaître, fidèle aux mots qui ouvraient, en 1968, le premier numéro de son catalogue bricolo : "*Nous sommes l'équivalent des dieux et ferions mieux d'être à la hauteur*"⁴⁸. »

Le serpent de la Genèse le disait déjà, mangez du fruit de l'arbre de la connaissance et vous serez comme des dieux. Les dieux sont immortels et tout-puissants, ils changent la vie et transforment le monde. Du LSD à la machination totale, on voit que le retournement du mouvement anti-autoritaire étudié par Bon & Burnier, en technocratie cybernétique était en germe dans le fruit, ce que nos sociologues tentent d'expliquer aux lumières de Marx et de l'histoire :

« La classe technique accède à la connaissance d'elle-même à travers l'idéologie anti-autoritaire. Le phénomène est apparemment paradoxal : un discours anti-scientifique s'articule sur un groupe social qui se définit comme le produit et le véhicule du progrès technique. Pour répondre à l'objection, il ne suffit pas de rappeler que les couches techniciennes ont été les plus favorables à la révolte étudiante de mai 1968, qu'elles tendent à adopter certains comportements déviants – à commencer par l'usage de la drogue – ou qu'aux Etats-Unis elles rejoignent pour une part les mouvements communautaires ou drop-out. Cette réalité correspond à la fonction même de l'utopie dans le processus de prise de conscience d'une classe. (...) »

Tout mouvement social s'affirme d'abord par un refus : Dans un premier temps, la négation reste indifférenciée. En récusant la condition imposée à la classe technique par la technocratie, l'idéologie anti-autoritaire rejette en même temps la révolution scientifique et technique qui fonde la nouvelle organisation du pouvoir bourgeois. Dans sa violence, la révolte franchit ses propres limites ; elle condamne la science au nom de l'usage qu'en fait le néo-capitalisme et cautionne par là les termes du débat imposé : l'identification du savoir et de la couche dirigeante. Elle admet ainsi l'image mystificatrice que la technocratie donne d'elle-même. « Le pouvoir des nouveaux dirigeants (est) largement identifié à l'évolution sociale », dit Alain Touraine. (La Société post-industrielle) Les tentatives explicites de destruction de l'Université – et la pratique politique qui s'y rattache – rejoignent la destruction des machines par le mouvement ouvrier naissant ; l'idéologie anti-autoritaire retrouve les thèmes de l'anarchisme passéiste du XIX^e siècle jusque dans sa critique de la vie quotidienne. De la même façon, les utopies qui annoncent la révolution bourgeoise du XVIII^e siècle peuvent mettre en cause la propriété individuelle. Mais peu importe que Rousseau la condamne dans le Discours sur l'origine de l'inégalité : il donne à la bourgeoisie ascendante les armes d'une critique de la société à ordres. Le jour venu, la classe qui adopte cette critique saura faire le tri et reconnaître ses intérêts. L'idéologie anti-autoritaire stigmatise la science et la technique : elle démasque la technocratie et le système qui fonde son oppression. L'utopie surgit dans une classe en formation, à la transition des anciens et des nouveaux modes de production et de socialisation. Le mouvement reflète en lui-même la contradiction de l'archaïsme et du modernisme qui affecte la société globale⁴⁹. »

⁴⁸ *Libération*, 29 juillet 2015

⁴⁹ F. Bon, M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*, op. cit., p.148-151

Résumons. Pour devenir la nouvelle classe révolutionnaire, la classe technique (étudiants, techniciens) doit prendre conscience d'elle-même et de la place qu'elle occupe dans la société et le mode de production. Cette prise de conscience passe par l'opposition à la technocratie dominante, (...) autoritaire et détentrice du savoir scientifique ; « l'élaboration d'une *théorie révolutionnaire* capable d'identifier les groupes sociaux engagés dans le conflit, les objectifs qu'ils se proposent d'atteindre et les alliances qu'ils peuvent nouer. » (p.152) et de mots d'ordre susceptibles d'unifier des « minorités asservies » et des « couches opprimées » « au-delà de la structure de classe » (minorités ethniques, jeunes, femmes, homosexuels), bref l'ensemble de la société autour de la classe technique et contre la technocratie. *L'autogestion* pourrait être ce mot d'ordre anti-autoritaire et unificateur, comme le fut la déclaration des droits de l'Homme en 1789, « des partisans de la monarchie constitutionnelle aux conspirateurs de la République des égaux » (p.152).

Sans théorie révolutionnaire, pas de mouvement révolutionnaire.

Sans mouvement révolutionnaire, pas de révolution.

Sans « *l'émergence d'un groupe historique* capable de penser en termes universels la situation de la classe technique », un groupe ayant « l'aptitude politique et *stratégique* de transformer la crise en explosion révolutionnaire avant que les tendances à la normalisation et à l'intégration ne l'emportent (...) » (p.153), pas de révolution.

Cette théorie et ce groupe ne pourront advenir qu'en rompant avec le luddisme primitif et utopique du mouvement social :

« Le mouvement ne pourra faire l'économie d'une analyse jusque-là informulée des sociétés industrielles, qui puisse rendre compte des modes de production capitaliste aussi bien que socialiste et des systèmes politiques et sociaux qui s'y rattachent. Il devra être en mesure de disputer la science à la technocratie et d'affirmer ainsi une prétention crédible à la gestion d'une société post-industrielle⁵⁰. »

Comme tous les groupes révolutionnaires minoritaires, expliquent Bon & Burnier, la classe technique ne peut renverser le système sans passer d'alliance sociale. *Mais avec qui ?* En France et en Europe, le prolétariat des Trente Glorieuses et de la Société de consommation « se refuse énergiquement » à jouer son rôle révolutionnaire. Même lorsque ses organisations politiques et syndicales perpétuent un discours maximaliste de façade, cette classe ouvrière intégrée ne veut rien défendre d'autre que son « pouvoir d'achat » et ses intérêts matériels immédiats. Pis encore aux Etats-Unis :

« La classe ouvrière est si bien intégrée qu'elle se range systématiquement du côté de l'ordre en cas de crise ou de manifestations contestataires. Lorsque étudiants et techniciens américains expriment une révolte essentiellement anti-autoritaire, ils ne songent même plus à rallier un prolétariat nanti et conservateur, mais rencontrent les minorités asservies – singulièrement le mouvement noir – et cherchent à distinguer, non sans difficultés, des couches opprimées par les hiérarchies de la société blanche au-delà de la structure des classes, la jeunesse, les femmes ou les homosexuels⁵¹... »

Où l'on voit que la fondation Terra Nova, un *think tank* du parti socialiste, n'a rien inventé 40 ans plus tard, en 2011, avec son rapport sur la stratégie de la gauche, préconisant de lâcher

⁵⁰ F. Bon, M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*, op. cit., p.153

⁵¹ F. Bon, M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*, op. cit., p.154

la classe ouvrière pour les « minorités » et la jeunesse des métropoles, afin de sauver ses élus et son réseau de pouvoir lors des élections à venir⁵².

Et c'est ainsi que les *hippies* sont devenus des *hackers*, les *yippies* des *yuppies* (*young urban professionals*), et la classe technique, la *creative class*⁵³ des bobos (bourgeois bohèmes), vérifiant ainsi l'une des hypothèses de Bon & Burnier : « Après un sursaut de colère, la classe technique pourrait fort bien trouver les voies d'une intégration à travers des mécanismes d'ascension sociale et de cogestion dans une société stabilisée⁵⁴. »

Rien de plus normal puisque cette distinction/opposition entre les techniciens « porteurs de la fonction de savoir » et les technocrates « porteurs de la fonction de pouvoir » est – ainsi qu'on l'a déjà vu – largement fictive. Le savoir étant d'une part le moyen/machine (*mekhané*) du pouvoir dans une société fondée sur une perpétuelle révolution scientifique et technique. Et la « couche technicienne » d'autre part, « classe technique en devenir », étant « homogène », ses membres supérieurs assimilés aux technocrates avec lesquels « ils vivent en symbiose ». Les distinctions hiérarchiques n'étant fondées que sur les intérêts généraux de la classe technocratique et la concurrence des individus qui la composent.

Si l'on juge les gens sur leurs vies plutôt que sur leurs idées, qu'est-ce que leurs vies ont fait de ces jeunes gens imbus d'« idéologie anti-autoritaire », qui voulaient « changer la vie » par « la transgression » et la « spontanéité » ? Ces représentants de la « classe technique » en qui Bon & Burnier plaçaient leurs peu d'espairs révolutionnaires ?

Des vieux.

Mais toujours *cool* et dans le coup. Sauf exceptions bien sûr, les irréductibles, éditeurs ou éleveurs ; et les vaincus. Les ratés, les obscurs - prolos et provinciaux surtout – qui servent de boucliers humains aux « soixante-huitards », après leur avoir servi de main d'œuvre ; et que l'on peut encore recycler en livres et en documentaires pour montrer que les soixante-huitards ne sont pas tous devenus riches, mondains, mandarins, politiciens, parvenus, ni publicitaires.

La faillite morale de l'élite soixante-huitarde (Rudi Dutschke, Roel Van Duyn, Jerry Rubin, Steward Brand, Timothy Leary, Abbie Hoffman, Eldridge Cleaver, Roland Castro, Guy Hocquenghem, D. Cohn-Bendit, etc.), et la faillite politique de leurs organisations (SDS, Provo, Kabouter, Youth International Party, 22 mars, VLR), leur *retournement* de l'écologisme en technologisme, illustrent la faillite théorique de leur maître à penser ; l'incapacité de Marcuse à dépasser l'optimisme machinique de Marx dans ses *Grundrisse*⁵⁵.

Comme Marx, comme Bon et Burnier, comme André Gorz⁵⁶ et tant d'autres après lui, Marcuse croit possible de retourner le caractère oppressif et totalitaire du machinisme (*dialectique* !), pour en faire un instrument de libération.

« Dans toute société qui est organisée et basée sur le machinisme, le fait brutal que la puissance physique (est-elle seulement physique ?) de la machine est plus grande que

⁵² Cf. Rapport de Terra Nova sur la stratégie électorale de la gauche, sur www.piecesetmaindoeuvre.com

⁵³ Cf. Richard Florida, *The Rise of the creative class*, 2002. Basic Books

⁵⁴ F. Bon, M.-A. Burnier. *Classe ouvrière et révolution*, op. cit., p.154

⁵⁵ Karl Marx, *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie*, Berlin, Dietz Verlag, 1953. *Fondements de la critique de l'économie politique*, trad. fr. Roger Dangeville, 2 vol. Paris, éditions Anthropos, 1967

⁵⁶ Cf. *Adieux au prolétariat*, Galilée, 1980 ; *Les Chemins du Paradis (l'agonie du capital)*, Galilée, 1983 ; *L'Immatériel*, Galilée, 2003

celle de l'individu, de chaque groupe d'individus, explique que la machine soit l'instrument politique le plus efficace. Mais son sens politique peut être inversé ; la puissance de la machine est essentiellement la puissance de l'homme accumulée et projetée. Or le monde du travail est conçu comme une machine et mécanisé à un degré tel, il est le potentiel d'une nouvelle liberté pour l'homme⁵⁷. »

« "Progrès", ce n'est pas un terme neutre ; c'est un mouvement vers des fins spécifiques et ces fins, les diverses façons d'améliorer la condition humaine les déterminent. La société industrielle avancée est proche du stade où, si le progrès persiste, la direction et l'organisation actuelle du progrès devront être bouleversées. Cette étape sera atteinte quand la production matérielle (et les services nécessaires) sera automatisée à un point tel que tous les besoins vitaux pourront être satisfaits, avec un temps de travail marginal. A ce niveau, le progrès technique aura transcendé le domaine de la nécessité où on faisait de lui un instrument de domination et d'exploitation et où on limitait sa rationalité. La technologie sera soumise au libre jeu des facultés dans la lutte pour la pacification de la nature et de la société. Marx envisageait un tel stade quand il parlait d'"abolition du travail"⁵⁸. »

Que disait Marx exactement en 1857/1858, pour que Marcuse et ses autres disciples technocritiques le répètent littéralement un siècle et demi plus tard ?

« Puisque la grande industrie se développe, la création de la véritable richesse dépend moins du temps de travail et de la quantité de travail utilisée que de la puissance des instruments (*Agentien*) mis en mouvement pendant le temps de travail. Ces instruments, et leur degré d'efficacité, ne sont pas en rapport avec le temps de travail immédiat que requiert leur production ; leur efficacité dépend plutôt du niveau général de la science et du progrès technologique ; leur efficacité dépend en d'autres mots de l'application de cette science à la production (...) Dans ces conditions, le travail humain n'est plus inclus dans le processus de production – l'homme est relié au processus de production plutôt comme surveillant, comme régulateur (*Wächter und Regulator*) (...). Il est en dehors du processus de production au lieu d'en être le principal agent (...). Au cours de cette transformation, le grand pilier de la production et de la richesse, ce n'est plus désormais le travail immédiat accompli par l'homme lui-même, ni son temps de travail, mais le potentiel de sa productivité universelle (*Produktivkraft*), c'est-à-dire son savoir et sa maîtrise de la nature à travers la vie sociale – en un mot c'est l'évolution de l'individu social (*des gesellschaftlichen Individuums*). *Le vol du temps de travail d'autrui, sur lequel repose encore la richesse aujourd'hui*, semble une base bien faible si on la compare aux nouvelles bases sur lesquelles s'est édifiée la grande industrie. Dès que le travail humain, dans sa forme immédiate, aura cessé d'être la grande source de richesse, le temps de travail cessera, et devra nécessairement cesser d'être la mesure de la richesse, et la valeur d'échange devra nécessairement cesser d'être la mesure de valeur en usage. Le *surplus de travail des masses* a cessé d'être la condition du développement de la richesse générale (*des allgemeinen Reichtums*), et l'oisiveté d'une minorité a cessé d'être la condition

⁵⁷ Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, 1964, Beacon Press, Boston. Trad. de Monique Wittig revue par l'auteur. Ed. De Minuit, 1968, p.29

⁵⁸ Herbert Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, op. cit, p.40/41

nécessaire au développement des facultés humaines intellectuelles et universelles.
Ainsi s'écroule la production basée sur la valeur d'échange...⁵⁹ »

Traduction : la Machine libère l'homme de la contrainte du travail. L'augmentation de la productivité ne dépend plus de l'augmentation, ni de l'intensification du travail humain mais du progrès technoscientifique. Le prolétaire devient obsolète, comme autrefois le serf et l'esclave. Il n'a plus besoin de vendre (et de se faire voler) sa force, ni son temps de travail (la plus-value). A nous la liberté. Le communisme naît du « dépassement » de la vieille société bourgeoise, de même que celle-ci était issue de l'ancienne société féodale.

Pour Marx, pour Marcuse, pour Roszak⁶⁰, pour Bon, Burnier, André Gorz et leurs pareils - faux écologistes, mais vrais technologistes – la Machine n'est qu'un moyen en vue de la puissance.

Mais que va faire la Machine, ou plutôt ses machinistes, la technocratie dirigeante, de ces bras, de ces bouches, de ces hommes devenus inutiles. Et quel peut être l'aboutissement de cette course à la puissance et à la liberté sans limites ? C'est ce qu'on avait tenté d'envisager il y a cinq ans de cela, dans *Ce que signifie « avoir les moyens »*⁶¹, et qu'on n'a cessé d'explorer depuis, quitte à décevoir les amateurs de *happy end*. Mais on ne demande qu'à être démenti par de plus lucides et de mieux informés, à défaut de l'être par les faits.

A suivre (un de ces jours...)

Marius Blouin

Octobre 2019/Novembre 2022

Chapitre 1 – *Les ennemis de la Nature*

De 1945 et du bombardement atomique d'Hiroshima à 1971, au premier grand rassemblement antinucléaire de Bugey-Cobaye. – Les ennemis de la Nature : cybernéticiens, collapsologues, écosocialistes, néo-féministes, *queers*, etc. ou encore, A. Badiou, A. Malm, F. Lordon, Mélenchon, NPA, LFI, B. Latour, P. Descola, etc. – La lutte contre le nucléaire, matrice de l'écologie politique – A. Camus, M. Bookchin, G. Anders, A. Breton, R. Carson, Pierre Fournier, Jean Pignero, Émile Prémilieu. – Le rassemblement du Bugey, Le Front de Libération de la Jeunesse, nudisme, caillassages, polémiques. – Les récupérateurs, *L'Express*, *Le Nouvel Observateur*, *Actuel*. – Michel-Antoine Burnier contre « les débiles » (écologistes) – la fuite en avant technologique et anticapitaliste - *Vérité Rhône-Alpes* et le Comité anti-pollueurs à Grenoble – Fournier censuré par les maos – Debord anticapitaliste et pro-industriel.

https://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=1608

⁵⁹ Karl Marx, *Grundrisse der Kritik der politischen Oekonomie*, Berlin, Dietz Verlag, 1953, pp.592, ss., p.596, cité in Marcuse, *L'homme unidimensionnel*, op. cit.

⁶⁰ Cf. la récente postface d'Aurélien Berlan à *Du satori à la Silicon Valley*, Éditions libre, 2022

⁶¹ Marius Blouin. *Ce que signifie « avoir les moyens »*. *Au-delà du capitalisme et pire encore*. 3 mars 2017 sur www.piecesetmaindoeuvre.com et pièce détachée n°81

Chapitre 2 – *Les technocrates contre « l'écologie »*

Frédéric Bon et Michel-Antoine Burnier, deux intellectuels marxistes des années 60 à la recherche de la nouvelle « classe révolutionnaire ». – Lire *Classe ouvrière et révolution* – émergence de l'*intelligentsia* technicienne – explosion politico-démographique des *baby boomers* (circa 1968) – émergence de la « deuxième gauche », expression politique des « nouvelles couches techniques » - emballement de l'innovation et de la mode – Alain Touraine et la technocratie – techniciens et technocrates – Marcuse pour les spécialistes et la rationalité technicienne – Marcuse contre les régressions primitivistes – Les « rencontres de Grenoble », chef-lieu de la « deuxième gauche » - De Dubedout à Piolle, une ville cobaye des « dégâts du progrès » - Grenoble, berceau de la « troisième gauche ».

https://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=1736

Chapitre 3 – *De la contre-culture à la permaculture*

Frédéric Bon et Michel-Antoine Burnier toujours à la recherche de la nouvelle « classe révolutionnaire » - transgression et spontanéité, l'idéologie anti-autoritaire – Richard Deshayes et le Front de Libération de la Jeunesse – « Que voulons-nous ? Tout » - Le FLJ contre « le vieux » - « Cultivez votre jardin » - Retour à la terre – les anthropologues anarchistes et le primitivisme – les primitifs pour le progrès – vivre sa vie – 68/72. Pierre Fournier et la communauté à la campagne – l'écologie et le retour au village – « néo-ruraux » et « post-ruraux » - « Exode urbain » et/ou urbanisation de la campagne – l'authentique et l'autonomie chez *Jean de Florette* – D'où vient l'idée du « retour » ? Pensée et passé – « Zone libérée » ou *Ferme des animaux* ? – village et communauté – Chartreuse, le village de l'an mil – moines, curés et intellectuels campagnards – manuels et intellectuels – l'enquête critique et l'autonomie intellectuelle – être « son propre maître »/être « maître chez soi » - identité et tradition – le même et l'autre – Terre brûlée et *world culture* – la vie dans les restes – religion et communauté - repos ou liberté.

https://www.piecesetmaindoeuvre.com/spip.php?page=resume&id_article=1751